

Cela n'est pas probable ; car, à la vue de Gaston, au lieu de continuer sa route, comme il faisait d'habitude, lorsqu'il le rencontrait autrefois dans la maison, il s'arrêta résolument, le regardant venir vers lui.

En reconnaissant Louis Olermont, Gaston était devenu livide, et ses yeux s'étaient chargés d'une expression de sombre colère.

— Madame la duchesse, balbutia-t-il avec un tremblement dans la voix, qui surprit Mme de Kandos, je vous remercie d'avoir bien voulu me guider jusqu'ici, mais je désire rester seul à présent... J'ai quelques mots à dire à cet... à M. Bernard, l'intendant.

— Volontiers, monsieur, répondit la duchesse. Du reste, vous voici arrivé, et je n'avais nulle intention d'assister à votre entretien avec M. le duc.

Elle s'inclina légèrement et redescendit l'escalier ; non pas, cependant, sans avoir jeté un regard sur Gaston, dont le trouble la frappa vivement, et sur l'intendant, qui restait impassible, avec un demi-sourire aux lèvres.

Dès que la jeune femme eut disparu, Gaston se dirigea vers Louis Olermont, avec un visage si résolu et si bouleversé, à la fois, que ce dernier, sans lui laisser le temps de parler, s'écria, tout en contenant sa voix :

— Pas de bêtises, jeune homme ! Si vous êtes sage, Annette est à vous.

Gaston s'arrêta sur place.

— Je vous défends de prononcer son nom, répliqua-t-il, d'un accent qui exprimait une véritable horreur.

Ainsi, cet homme, son père, qu'il savait être le dernier des misérables, qui était le seul obstacle à son amour, à son bonheur, concupiscit cet amour, osait en parler, en faire l'objet d'une sorte de marché !

Le bandit haussa les épaules, d'un air de pitié cynique.

— Vous n'avez pas le sens commun, reprit-il, et vous allez vous noyer bêtement, quand je suis prêt à vous tendre la perche... Qu'est ce que je vous demande ? C'est de vous taire et de vous laisser faire.

— C'est à dire d'être infame et lâche, de devenir votre complice !... Jamais !... Je suis décidé à faire mon devoir. Je viens pour cela !... J'ai trop hésité.

— Soit fit Louis Olermont avec un geste qui tenait de la bravade et de l'indifférence. Ce que je voulais faire, c'est par intérêt pour vous... Vous ne pouvez rien contre moi.

— Je puis vous faire chasser de cette maison.

L'intendant haussa les épaules.

— Vous ne pouvez y rester... Je ne le veux pas... Sachant qui vous êtes, étant ce que je suis... je ne l'endurerai pas davantage. Voulez-vous vous retirer de vous-même ?

— Je vous ai déjà répondu.

— Oui, mais j'hésitais... Aujourd'hui, je n'hésite plus. Le voulez-vous... encore une fois ?

— Non.

— Et, si je disais la vérité au duc ?

— Vous ne la direz pas.

— Si.

— Eh bien soit ! Tant pis pour vous ! répliqua Louis Olermont, avec un rire menaçant et un regard qui fit frémir le jeune homme.

Alors, se mettant de côté il laissa le passage libre à son fils. Celui-ci hésita une seconde. Il avait peur, peur de cet homme, peur de lui même.

C'était son père, après tout, et il y a des solidarités terribles, qui s'attachent à la peau, dont rien ne peut débarrasser aux yeux du monde.

— Monsieur, reprit-il, d'un voix presque suppliante, ne trouvez-vous pas que vous nous avez fait assez de mal, que ma mère est assez malheureuse et que je suis assez frappé ? S'il reste quelque chose d'humain en vous, ne me contraignez pas à me déshonorer aux yeux de cet homme, — il montrait la chambre du duc de Kandos ; — à vous faire connaître à lui.

— " J'ai renoncé au bonheur... je n'y ai pas de droit, grâce à vous. Cela ne peut-il vous suffire ? je vous en conjure, abandonnez, de vous-même, cette maison où sont tous ceux que j'aime, pour qui je donnerais ma vie, après ma mère. Partez. Vous savez trop que votre secret sera bien gardé par moi.

Louis Olermont le regardait, l'écoutait, l'air troublé.

Son regard s'était éteint. Il paraissait mal à l'aise, en proie à des sentiments divers, dont la lutte terrible se lisait sur ses traits agités de contractions nerveuses.

Tout à coup, il secoua la tête, et, reprenant son expression d'ironie farouche :

— C'est impossible ! s'écria-t-il d'une voix rauque. J'ai offert la paix, vous n'en voulez pas. Agissez à votre guise, mais... vous êtes prévenu... gare là-dessous !

Et il s'éloigna rapidement.

## XX

## LA PROPOSITION DE MARIAGE

En le voyant disparaître, Gaston eut presque envie de le rappeler, de courir après lui.

Les dernières paroles de son père, son brusque départ, lui enlevaient toute espérance, le laissaient face à face avec un devoir affreux, qu'il n'était pas bien certain d'avoir le courage de remplir jusqu'au bout.

Cet homme lui avait dit :

— Je vous offre la paix. Si vous voulez, Annette est à vous.

Était-ce mensonge et vantardise ?

Était-ce la vérité ?

Avait-il, en effet, les moyens d'assurer son bonheur ?... Mais comment ?

— Oh ! je suis lâche ! se dit tout à coup Gaston, honteux de cette hésitation, de cette poussée d'égoïsme qui faisait faiblir son honnêteté. Non ! non.

Et, s'élançant résolument en avant, il frappa à la porte du duc.

On ne répondit pas.

Il ouvrit et se trouva en face de M. de Kandos.

Celui-ci se promenait de long en large dans son bureau, le front penché, les mains croisées derrière le dos.

Son expression frappa vivement le jeune homme.

Elle était sombre, désolée. Les traits révélaient une grande fatigue.

En apercevant le visiteur, le duc tressaillit, et ses yeux lancèrent un éclair de colère ; mais il se remit aussitôt, recomposa son visage, et s'approcha, le sourire aux lèvres, la main tendue, en s'écriant :

— Comment, c'est vous, monsieur Lapière ? Excusez-moi, j'étais si préoccupé, que je ne vous ai pas reconnu, au premier abord... bien que je fusse prévenu de votre arrivée.

— C'est à moi de m'excuser, monsieur le duc, d'être entré ainsi, à l'improviste. J'avais frappé, cependant...